

## La violence

Monique Gauvin

Volume 11, numéro 5, août–septembre–octobre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gauvin, M. (1969). La violence. *Liberté*, 11(5), 58–59.

# La violence

La violence est un symptôme très complexe d'une situation sociale que l'on ne peut expliquer qu'en fonction d'une pluralité de facteurs. Je ne prétends pas pouvoir donner tous les aspects de cette réalité complexe. J'ai donc choisi un aspect de la violence qui définit le plus ce monde où nous sommes, ces sociétés qui sont les nôtres. Cet aspect de la violence comporte la violence oppressive et la violence de libération ou révolutionnaire.

Aujourd'hui, les plus violents ne sont peut-être pas ceux qui font la guérilla. Les vrais violents, ne sont-ce pas ceux qui ont trop et qui veulent toujours davantage. « Une fois entré dans le trop, il n'y a plus de limites. »

Comme dira Lanza Del Vasto, « la violence des puissants est calme, froide, sûre d'elle-même. Les techniques d'oppression de nos jours sont discrètes, raffinées et finalement terriblement efficaces ». Ceux qui sont engagés dans cette oppression, ce sont les bienfaiteurs de notre société, les gardiens de notre paix. Dans des sociétés que l'on dit libres, la justice, cette justice violente, c'est celle de la méchanceté des bons qui représentent pour l'humanité un danger terrible et mortel.

A l'encontre de ces faits, il y a l'Homme qui veut se libérer, qui veut s'humaniser. La violence libératrice c'est l'attitude qu'adoptent les exploités, les opprimés, les victimes de l'injustice sociale. C'est l'attitude de l'Homme en face de ce qui le nie. L'oppression a déjà trop duré. Les victimes cessent de se résigner. Trop d'humiliations accumulées au fond des

coeurs de ces fils d'esclave. Un souffle de révolte monte dans cette masse d'hommes et de femmes opprimés, mais par cette révolte, l'opprimé s'humanise.

Comme dira Camus, « l'Homme au moment où il rejette l'ordre humiliant de l'oppresseur, rejette en même temps son état d'Homme opprimé. Désormais il veut être traité en égal... En même temps que la répulsion à l'égard de l'intrus, il y a dans cette révolte, une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. » Il y a chez ces opprimés, nostalgie d'innocence et appel vers l'être. Mais, cette nostalgie prend un jour les armes.

Donc, est-ce que devant les conditions infra-humaines dans lesquelles vivent certains peuples exploités il faut prêcher la fraternité, la paix et le dialogue ? Qui sera l'apôtre et le champion de la non-violence dans des sociétés corrompues qui nourrissent la violence au sein même de leurs institutions.

On se fait souvent une fausse conception de la non-violence. La non-violence ne consiste pas à ne pas être violent. Elle consiste à dire non à la violence et d'abord à la nôtre. Dans un contexte social de dominant, dominé, peut-on dire non à la violence sans être soi-même un violent ?

La violence pour la libération de l'homme, la violence qui veut humaniser le déshumanisé, libérer l'opprimé est justifiable et nécessaire. C'est une violence contre une autre violence encore plus cruelle. Comme dira Camillo Torres : « La libération ou la mort ».

Voici ce que le rebelle dit de lui-même dans un poème de Césaire :

Mon nom : offensé  
Mon prénom : humilié  
Mon état : révolté  
Mon âge : l'âge de pierre

MONIQUE GAUVIN  
*étudiante à l'Université de Moncton*